

NOTRE VÉNÉRABLE PÈRE ET CONFESSEUR THÉODORE, ABBÉ DE STUDION,
ORAISON FUNÈBRE EN L'HONNEUR DE PLATON, SON PÈRE SPIRITUEL

Le vénérable Théodore le Studite est l'auteur d'un recueil complet d'éloges funèbres (πανηγυρική βίβλος). Seuls douze sermons de ce recueil nous sont parvenus, dont le X. Notre vénérable père et confesseur Théodore, abbé de Studion : Oraison funèbre en l'honneur de Platon, son Père spirituel» (45 chapitres).



Les rhéteurs et les sophistes, lorsqu'ils se mettent à écrire, s'efforcent généralement moins d'atteindre la vérité que de polir leurs expressions avec le plus d'éclat possible, d'arrondir leur discours et ainsi de sublimer leur récit, pour le plaisir de leurs auditeurs. Ils charment par de belles paroles et séduisent par des comparaisons, se souciant peu de la sincérité, à l'instar de ceux qui recherchent la gloire et sont esclaves du désir de plaire aux hommes. Ceux qui aiment la vérité, en revanche, prennent soin de parler de la réalité et de l'éclairer, même si leurs paroles sont maladroites et peu élégantes, car ils aiment l'élégance de la vérité et évitent de se cacher derrière des phrases comme s'il s'agissait de rideaux, ce qui est le signe de la véritable sagesse. Ainsi, moi aussi, je louerai mon père, bien que je sois faible d'esprit, de parole et de cœur – non pas parce que je désire ses louanges, car quel plaisir cela peut-il apporter à celui qui ne s'est jamais réjoui de rien ici-bas et qui a maintenant atteint la récompense transcendante, laquelle, une fois reçue, fait mépriser ce monde, car en choses terrestres, rien n'est permanent ni béni, mais tout passe comme une ombre et se fane comme une fleur printanière ? De plus, si, de son vivant, il se considérait indigne d'être appelé simple moine, signe de sa plus grande humilité et privilège de son âme sainte,

Comment donc, ayant quitté ce lieu et vivant désormais parmi les intègres, où nul ne recherche la gloire, la cherchera-t-il par nos louanges ?

Mais s'il y a quelqu'un que je loue, il est tout à fait juste que je le loue, comme pour tout le reste, y compris ce don de parole – quel qu'il soit – que j'ai acquis par son labeur et ses soins, et que je dois à mon père comme une sorte de reconnaissance. Certes, je sais que la gloire du père passe au fils, selon les paroles du sage : «La gloire d'un homme vient de l'honneur de son père» (Sir 3,11). Mais je ne pense pas à la gloire, car je sais que si quelqu'un a mérité l'honneur pour lui-même et sa famille, il devient plus glorieux encore s'il reçoit la gloire de son père. Si, en revanche, il lui manque sa propre gloire et son propre honneur, alors l'honneur de son père ne lui apporte aucun profit, comme c'est le cas pour moi. Mais il n'est pas permis de dissimuler sa vie vertueuse sous un boisseau de silence, comme une lampe qui brûle sans cesse, mais plutôt de la mettre en lumière, afin qu'elle brille, j'ose le dire, non pas pour ceci ou cela, mais pour toute l'Église de Dieu (cf. Mt 5,15). Aussi, puisque le récit [de saint Platon] nous est à la fois utile et nécessaire, alliant le vrai à l'utile, commençons par les louanges, en commençant par ce qui convient le mieux.

Chapitre 1. Naissance, Éducation, Retraite en Bithynie

Les parents du bienheureux Platon étaient Sergius et Euphemia, issus d'une lignée renommée et dont la vie fut non moins glorieuse. Ils se distinguaient par une excellente moralité et, par leur dévouement à leur foyer, ils accrurent leur richesse plus que beaucoup d'autres, ce qui leur valut l'admiration de leurs proches. Mais par-dessus tout, le don d'avoir de bons enfants leur revient. Car ils donnèrent naissance à celui que l'on loue aujourd'hui comme une belle progéniture, puis à deux filles, elles aussi non sans renommée, dont on dit beaucoup de bien; l'une brilla dans la vie mondaine, et l'autre, notre mère, brilla également dans l'ordre monastique. Mais à cette époque (alors que leurs enfants étaient encore petits), la colère du ciel se déchaîna (le sujet nous oblige à l'évoquer également), entraînant une mortalité extrême parmi le peuple. Ce fléau ne se limita pas à quelques villages et villes, mais se propagea de lieu en lieu, tel la peste d'Égypte (cf. Ex 7,14-11; 12,29-30), et frappa particulièrement Byzance. C'est à cette époque que les [parents de Platon], dont la mémoire est toujours vivace, moururent également. Il est peut-être opportun et utile de relater la nature de cette mort : ce récit peut inspirer une crainte salvatrice à ceux qui, avec sagesse, y prêtent attention.

La peinture à l'huile de la Croix vivifiante apparaissait soudainement sur les vêtements de chaque malade, comme peinte par la main d'un artiste ou, mieux encore, par la main de Dieu. Le destinataire de ce signe poussait un cri, et la mort le frappait aussitôt. Il arrivait parfois que, le même jour, celui qui enterrait le mort et celui qui était enterré reposent dans la même fosse, quatre corps étant déposés sur un seul animal de bât. Les convois de corps pitoyables étaient transportés sans cesse vers les cimetières; des sanglots et des lamentations déchirantes s'élevaient de toutes parts. Les porteurs étaient épuisés, les fossoyeurs manquaient, les maisons étaient barricadées, les quartiers désertés, les cimetières débordaient, et en deux mois, la ville autrefois si peuplée se transforma en un désert presque inhabitable. C'était au temps de l'impie empereur Constantin, qui profana l'icône du Christ : ce séducteur maudit la qualifia d'idole de l'erreur. Ou plutôt, c'est le Christ notre Dieu lui-même qui fut profané par lui, car l'honneur (τιμή) de l'icône remonte au prototype (τὸ πρωτότυπον), comme le dit le divin Basile. Un tel châtiment pour les méchants, pourrait-on dire, est le juste châtiment de Dieu, nous apprenant à nous

détourner de notre incommensurable mal et, dans sa colère, montrant le chemin du salut à ceux qui acceptent humblement son enseignement. Mais je dois me tourner vers mon père.

Ainsi, il devint orphelin dès son plus jeune âge. Un parent le recueillit pour l'élever. À l'adolescence, la vigueur de sa jeunesse, telle une jeune pousse vigoureuse, s'épanouit aussitôt en une intelligence remarquable, rare chez les orphelins privés d'éducateurs comme leurs parents. Fruit de son labeur et de sa diligence, il étudia le métier de notaire, qu'il maîtrisa à un degré difficilement atteignable, même avec l'aide de ses parents. Il assista alors son oncle, alors responsable du trésor royal. Son habileté était telle que son oncle ne portait que le titre de chef, tandis que lui accomplissait le travail. De ce fait, il était respecté par les trésoriers du tsar, jouissait de l'affection de ses supérieurs et était même connu du tsar en personne.

Parallèlement, il ne céda pas aux élans débridés de la jeunesse, comme l'aurait fait un homme libre et frivole à sa place. Au contraire, en maître de lui-même, il se retira de la compagnie des sots et s'entoura des gens de bonne famille, fréquentant ceux qui étaient plus nobles, mais non moins honorables. Il s'associait à ceux qui étaient plus âgés que lui, non à ceux qui étaient plus jeunes, et, pour ainsi dire, passa imperceptiblement des honneurs extérieurs à une haute noblesse d'âme. Il ne participait pas aux réunions ni aux fêtes entre amis, comme c'est généralement le cas chez les jeunes gens. Il ne se perdit pas dans les jeux de hasard et l'ivrognerie, comme les frivoles, mais se consacra avec zèle aux affaires et accumula ainsi une telle richesse qu'il se constitua une fortune personnelle, en plus du très important héritage de son père. Cela n'aurait pu se produire s'il n'avait pas fait preuve d'une indépendance totale, qui l'embellissait, lui qui aimait tout ce qui était beau et rayonnait de modestie. Cette prudence avisée faisait de lui, homme agréable, un refuge contre les passions de la jeunesse, auxquelles ceux qui s'y adonnent non seulement ne parviennent pas à acquérir le nécessaire, mais perdent généralement tout ce qu'ils possèdent.

Et ensuite ? Il était si prudent et habile dans la gestion des affaires de ce monde (ce qui plaît aux gens du monde et est admiré par ceux qui cherchent un époux pour leurs filles) qu'on lui conseilla de toutes parts [Col. 809] d'épouser une femme de grande noblesse, voire riche. Mais l'amour divin qu'il avait allumé en lui par un discernement supérieur l'empêcha de sombrer dans les ennuis de ce monde. Car il préférait la lecture aux jeux, l'église aux théâtres, le monastère aux réunions de gens sans scrupules, et, plus louable encore, il confiait ses pensées, ses désirs et ses actes les plus secrets à l'un des abbés : cela révélait son amour pour Dieu et remplissait d'admiration, devant une telle perfection, celui qui recevait sa confession.

Ainsi, élevant son esprit à la contemplation de l'invisible et embrasé d'amour pour lui, il éteint en lui tout désir terrestre et agit à l'exemple du divin Antoine. Après avoir vendu tous ses biens acquis et l'héritage paternel, et les avoir distribués aux pauvres, après avoir affranchi ses esclaves et n'avoir laissé que peu de choses à ses deux jeunes frères, il quitta le monde avec la même ferveur qu'Abraham (cf. Gen 12,1; Héb 11,8). Il ne poursuivit pas son ascétisme dans les environs, mais se retira très loin, jusqu'aux confins de l'Olympe, dans un lieu et auprès d'un homme que lui avait indiqués un archimandrite de la cité : il choisit le monastère des Symboles pour ses travaux ascétiques, et pour guide Théoctiste, homme à la vie exemplaire, à la lignée renommée et à la fin juste. Il me semble toutefois pertinent de mentionner ici le départ de Platon [de sa patrie], car ce récit offre à ceux qui l'écoutent un remède aux souffrances terrestres. Il quitta sa patrie avec l'un de ses esclaves préférés. Parvenu au lieu appelé le Royal (Βασιλειῆς), il entra dans une grotte et ordonna à son compagnon de lui couper les cheveux. Puis il revêtit une robe noire, d'une couleur pourpre. Quel spectacle que celui de devoir rentrer chez lui vêtu de vêtements terrestres (il tomba, comme il se devait, à genoux devant lui, en larmes, car il perdait son maître), tandis que l'autre demeurait seul avec Dieu, pour qui il avait tout entrepris ! Tel est l'amour divin, qui tente l'amant de toutes manières et attire à lui seul son ardent désir.

Chapitre 2. La vie monastique. Exercice des vertus

Lorsqu'il arriva auprès du maître qu'il avait choisi, celui-ci lui demanda qui il était, d'où il venait et dans quel but. Il répondit clairement à chacune de ces questions. Après avoir évoqué sa patrie, ses origines et son éducation, le vieillard dit : «Tu ne pourras supporter les travaux monastiques toute ta vie dans ce pays si rude.» Le champion du Christ répondit : «Je te donne tout, mon père : mon esprit, ma volonté et ma chair. Fais de ton serviteur ce que tu voudras, car il t'obéit en tout.» Quelle expression d'une intention étonnante ! Quelle offre d'obéissance encore plus étonnante ! La première est étonnante car, au sommet de sa vie, alors que les affaires du monde lui étaient favorables, nourrissant de plus belles espérances – la richesse, la gloire qui l'attirait, les plaisirs de la chair – et jouissant d'une indépendance totale, il nourrissait un amour inconditionnel pour Dieu. La seconde est plus étonnante encore car il offrit son obéissance avec

le meilleur discernement, non pas comme beaucoup le font aujourd'hui, par hypocrisie, ou, mieux encore, en renonçant au monde, mais comme l'exige la Parole véritable. Car, je ne sais pourquoi, ils oublient ce que dit le Seigneur : «Ainsi donc, quiconque parmi vous ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple» (Luc 14, 33); et ailleurs : «Vendez tout ce que vous possédez, donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; puis venez, suivez-moi» (Luc 18,22). L'oubliant, ils se construisent des temples et des monastères; puis, ayant fait vœu, ils règnent sur la terre et dominent les leurs, acquérant des esclaves et toutes sortes de biens.

Ceux qui ont prononcé leurs vœux hier encore agissent désormais comme des abbés expérimentés; ceux qui, hier encore, étaient incapables de se gouverner avec prudence, entreprennent maintenant, avec une imprudence déconcertante, de diriger autrui; leur autorité n'était pas due à la vertu, mais à la jouissance de leurs propres biens. Ceux qui auraient dû consacrer de longues années à apprendre à bien obéir accèdent aussitôt aux plus hautes fonctions de l'autorité et, avant même d'avoir éprouvé les tentations de la première, s'exposent aux dangers de la seconde, faisant des moines sous leur autorité leurs semblables. Platon, après avoir prononcé ses vœux de renonciation, fit lui aussi preuve d'une obéissance sincère, et pour lui, la seconde précéda la première, comme l'éclair précède le tonnerre, comme l'aube précède le soleil; car celui qui a le mieux renoncé obéira assurément le mieux; et celui qui est imparfait en un point sera assurément boiteux en l'autre.

Nombreuses sont les œuvres de vertu : la perfection dans l'abstinence, la sobriété dans les veilles, les larmes versées, la vigilance dans la prière, le fardeau de dormir à même le sol, la pauvreté vestimentaire, les travaux manuels, les genuflexions fréquentes, la contemplation de la mort, le chant des psaumes, la constance dans la prière. Mais aucune de ces œuvres n'est requise du novice au même degré que la confession et l'œuvre d'obéissance, par lesquelles l'âme est illuminée, la volonté mortifiée, et une union complète du novice spirituellement né avec l'ancien qui lui donne naissance s'opère. Celui qui ne préfère pas cela à tout reste incapable d'obéissance, et même par ce qui semble lui apporter le salut, il s'expose au danger fatal de l'erreur. L'abstinence et la vigilance, ou toute autre œuvre énumérée, sont en elles-mêmes louables; Mais elles sont inutiles et même une cause de chute pour celui qui agit de son propre chef, à moins d'être guidé par le discernement et la règle de l'abbé; [Col. 813] À l'inverse, celui qui pratique la confession et l'obéissance, accordant une importance secondaire à tout le reste, embrasse tout par ces deux vertus.

En agissant ainsi comme peu d'autres, le bienheureux père pose un fondement magnifique et y érige un édifice solide [de perfection] par la révélation de chacune de ses pensées à l'ancien et l'accomplissement de tout selon la loi d'obéissance, étant ainsi, selon les Écritures, un fils bien-aimé aux yeux de son Père (cf. Pro 4,3). Il était inébranlable dans l'abstinence, glorieux dans le discernement; il rayonnait particulièrement aux yeux de nombre de ses compagnons, dont il n'était pas loin dans la vie monastique, menant la vie d'ermite avec un moine de même disposition. Il obéissait au mémorable Théoctiste et à sa règle du silence, tantôt luttant dans sa cellule, tantôt participant à la vie communautaire – par la psalmodie, aux repas et au travail – et, pour ainsi dire, il était à la fois un cénobite et même plus élevé, faisant preuve de modération en toutes choses. Bien que de noble naissance, il ne s'irritait pas de vivre parmi des gens plus rudes. Il n'avait pas honte d'accomplir les tâches les plus humbles, bien qu'il eût auparavant employé des esclaves. Il portait le fumier sur ses épaules, arrosait le jardin sur ordre, moulait patiemment le grain et, tout en continuant, avec un grand zèle et une grande diligence, il recopiait des livres.

Mais souhaitez-vous en savoir plus sur ses autres exploits ? Rigoureux dans l'exécution de ses devoirs, il était parfois réprimandé par son père en présence d'invités, et pourtant cet homme si glorieux restait calme, comme s'il était loué. Il récitait avec une expressivité remarquable devant les frères, mais lorsque son père le réprimanda pour sa lecture prétendument insensée, cet homme si sage s'humilia. Entendant la moindre remarque déplacée, il baissait la tête, à l'instar de son père, faisant preuve d'une noblesse véritable d'âme et de corps. Il était assidu dans son travail et très utile, et pourtant il se comportait comme s'il n'avait rien fait. Travailleur et pieux, il était d'une extrême modestie. Lorsque son père le congédia après qu'il se soit agenouillé pour prier, il ne manifesta aucune assurance, mais, comme s'il avait commis une faute, cet homme remarquable resta pour demander pardon à l'ancien. On raconte que son père, se moquant de lui et le réprimandant pour le mettre à l'épreuve, finit par se lasser, mais il ne se lassa pas des reproches, acquérant une gloire invisible par son humiliation volontaire. Je dirai aussi quelque chose qui n'a rien à voir avec les vœux monastiques, mais qu'il accomplit avec une grande sagesse. En effet, il était si consumé par l'amour de l'humilité qu'il suppliait qu'on le gifle, qu'on le frappe de bâton, et il y parvint, acceptant patiemment les coups. Et lorsqu'on le punissait sur l'ordre de son père, il s'en réjouissait comme d'une grâce. Ce qui était remarquable, c'est que,

d'une part, il était puni comme un étranger, et d'autre part, il se réjouissait comme un récipiendaire d'une récompense. Et le bienfait pour ceux qui le virent et l'entendirent fut aussi grand que pour celui qui l'endura volontairement et imita le Christ en cela.

Si tel était le Vénérable Platon, comment ne pas l'aimer ? Était-il naturel pour un père spirituel de considérer celui qui se dévouait entièrement à l'obéissance comme indésirable et non aimé ? Au contraire, c'est précisément pour cette raison qu'il l'aimait beaucoup, comme on l'a déjà dit. Et tous les moines disaient que Platon, grâce à l'éclat de sa vertu, était un père

Cela montre qu'il était un œil avisé, une main ouvrière, un homme d'action, un bon conseiller, un soutien précieux, un interlocuteur agréable, un gardien fidèle de la maison et du monde extérieur, un exemple pour les disciples, les frères et même pour le père. Il était tel pour les uns et les autres que, si le moine Platon devait s'absenter, cela affligeait profondément le regretté Théoktistos, et, selon les mots de l'apôtre, son esprit était tourmenté par l'amour (II Cor 2,13). Qui mieux que lui savait prédire l'avenir ? Qui savait avec plus de douceur consoler et apaiser les chagrins ? Qui était plus zélé, même pour procurer des bienfaits matériels ? Qui était plus raffiné dans l'art de témoigner des honneurs ? Il jouissait tellement de la faveur de son père qu'il était maître de tous ses biens, et pourtant, il n'aimait pas l'argent au point de ne posséder pas un seul obole. Et pour cela, quelle récompense, quelle reconnaissance ? La faveur paternelle envers ce Jacob [en esprit], de qui sont nés les patriarches, puis les hiérarques et les pasteurs principaux – et de ceux-ci – les enfants de Dieu se sont multipliés et continueront de se multiplier, j'en suis certain, par la semence bénie. Tel est ce véritable amoureux de la vénération, et tels sont ses fruits, qui témoignent de sa belle obéissance.

Après le départ de son guide pour le Maître céleste, saint Platon prit sa place et adopta son mode de vie, aimant le silence, légitime et convenable – contrairement à beaucoup aujourd'hui : ils se réfugient dans le silence sans réfléchir et, avant d'avoir appris à soumettre la chair à l'esprit, décident de livrer un combat singulier aux esprits du mal; ils ne pensent au combat qu'au moment de la victoire, et alors ils doivent compter sur l'expérience pour obtenir, avec l'aide de Dieu, une victoire incertaine. Je dis «incertaine», car celui qui n'a pas appris à se soumettre, comment peut-il dompter les passions qui luttent contre lui ? Et celui qui n'a pas appris à conserver une obéissance pure, comment peut-il gravir la montagne du silence ? N'est-il pas clair que quiconque atteint cette montagne prématurément sera lapidé ou blessé d'une flèche et mourra d'une mort spirituelle, comme le dit l'Écriture (cf. Ex 19,13) ? Mais tel n'est pas ce qu'a fait celui dont nous parlons. S'étant soumis [à son père] avec piété, en esprit et en caractère [Col 8, 17], il gravit sagement et en toute sécurité la montagne, purifia son esprit en s'approchant de Dieu et se délecta de sa contemplation, demeurant par son esprit dans les sphères les plus élevées; car il n'y a rien de plus agréable que de contempler Dieu, qui est la douceur et le désir absolu de ceux qui ont goûté à son amour infini et qui, par là, oublient complètement la nourriture corporelle. Ainsi, il acquit tout cela pour lui-même, s'élevant de force en force, et plaçant cette ascension dans son cœur (cf. Ps 83,6-7).

Chapitre 3. Saint Platon devient primat du monastère. Il s'enfuit à Constantinople

Puisque l'amour parfait ne se contente pas de se soucier de lui-même, mais recherche aussi le bien d'autrui, saint Platon est nommé père, ou plutôt, figure emblématique, de la confrérie susmentionnée (successeur du bienheureux Théoctiste), qui avait également son propre abbé : tous deux firent de cette confrérie un monastère remarquable, tant spirituellement qu'extérieurement. Saint Platon fut principalement le mentor de deux disciples qui le servaient, partageant son logement mais non ses repas; l'un d'eux, nommé Antoine, est encore vivant, et c'est lui qui nous guidera dans ce récit. Il rapporte que le régime alimentaire quotidien de son père se composait de pain, de fèves, de légumes et de fruits, sans huile, sauf le dimanche et les jours de fête, où il avait coutume de manger avec les frères. Il buvait de l'eau de source, qui purifie l'esprit, mais pas de vin, et même l'eau, il n'en buvait pas toujours tous les jours, mais parfois un jour sur deux, parfois deux fois par semaine. Il arrivait qu'une fois tous les dix jours, il prenait un maigre verre – si l'on peut appeler cela un verre – avec un appétit contenu et une modération naturelle qui lui était devenue instinctive.

Ses vêtements, simples et bon marché, ne servaient qu'à le protéger de la chaleur : ils n'étaient pas faits de fils fins ni ornés de diverses images, comme ceux que portent ceux qui aiment se faire remarquer, et non les moines. Sa prière et sa lecture, strictement limitées à certains moments et qui lui tenaient lieu de nourriture, étaient extrêmement exigeantes. Il accomplissait fréquemment la prosternation à genoux transmise par les saints pères; c'est pourquoi les callosités de ses mains et le sol foulé aux pieds où il priait témoignent encore aujourd'hui de sa vertu. Son lit n'était ni moelleux ni large, mais convenable uniquement au repos

du corps et capable de le préserver pour les exercices spirituels. Le travail de ses mains était d'une diligence extrême : cela seul, parmi tous ses actes, le rendait glorieux, ou mieux encore, égal au saint apôtre qui dit : «Mes mains ont pourvu à mes besoins et à ceux de mes compagnons» (Ac 20,34), «et je n'ai mangé aucun pain gratuitement» (cf. II Th 3,8). Car quelle main a écrit des lettres avec plus d'habileté que la sienne ? Qui s'est appliqué avec plus d'assiduité à la copie et a accompli chaque tâche avec plus de ferveur ? Qui peut compter ceux dont les mains sont si habiles ?

Quels livres a-t-il écrits, compilés à partir des écrits de divers saints pères et source de grand profit pour leurs propriétaires ? D'où provient une telle abondance de livres ? Ne les devons-nous pas à ses mains et à son labeur ? En relisant ces livres, nous illuminons nos âmes et contemplons avec émerveillement la beauté de son écriture. Mais nous avons passé sous silence un fait qui mérite d'être raconté.

Puis l'hiver de l'athéisme fit rage, c'est-à-dire Constantin – un homme aux pensées malhonnêtes, un instrument de malice, un dragon à plusieurs têtes (cf. Ap 12,3), un des trois cavaliers (cf. Ex 15,4) de l'hérésie iconoclaste, un persécuteur cruel de l'ordre monastique. Lequel de nous, Nazaréens, n'a-t-il pas torturé ? Lequel de ceux qui se cachaient n'a-t-il pas recherché ? Lequel de ceux qui s'opposaient à lui n'a-t-il pas entraîné dans l'abîme de l'impiété ? Si l'un des plus illustres demeurait caché, tel une étincelle dans l'obscurité, alors celui-ci était considéré comme déjà mort par ceux qui restaient à la surface. Tel fut notre Élie, que Dieu préserva là où il œuvrait, de peur qu'il ne tombe entre les mains du nouvel Ahab et ne se mêle à sa perversité (cf. I R 16,28-33; 17,1-22-40), mais afin qu'après la tempête nocturne passée, il nous apparaisse comme l'étoile du matin, ce qui arriva. Car, par nécessité, il vint à Byzance, lorsque les moines qui étaient restés dans la ville commencèrent à y réapparaître comme des lampes. 18. Et puisque le bienheureux (je l'appelle ainsi, non parce qu'il était le frère de notre mère) sembla ressusciter, sa venue fut connue non seulement de ses proches, mais de toute Byzance, et tous l'invitèrent, désirant le saluer avec joie, l'accueillir avec sagesse et jouir de son enseignement salvatrice. Car c'était un homme d'une douceur de parole exceptionnelle, d'une douceur de comportement encore plus grande, d'apparence ascétique, aux enseignements variés, s'adaptant à tous, selon la parole apostolique. Il était un mentor pour les familles, un défenseur des vierges, un exhortateur pour les puissants, un guérisseur pour les âmes malades; il réconciliait les parents et les enfants, il conseillait aux esclaves d'obéir à leurs maîtres, et à ceux-ci de leur faire du bien (cf. Col 3,20-22; Éph 6,5-9; Tite 2,9). Afin que tout le reste des paroles et des actes de cet homme de Dieu soit connu, je relaterai un fait qui confirmera le reste. Dès qu'il commença à visiter les citadins, il transforma chaque foyer et les convertit à une vie vertueuse. Comment ? Par ses exhortations, il abolit les serments; par son excellent enseignement, il réduisit le luxe; Par son enseignement moral, il suscita l'amour des pauvres, ce qui engendra, dans les lieux où il œuvrait, un mépris général pour l'argent et une généreuse distribution d'aumônes. Il incita les gens à la lecture et à toute autre bonne action, et il accomplit tout cela par un labeur incessant, jour et nuit, avec patience, vigilance et voyages (cf. II Cor 6,4-5), contrastant ses malheurs avec les consolations qu'il recevait de ses amis et de ses proches, reprenant ainsi les paroles de l'apôtre : «Je mortifie mon corps et le tiens en sujétion, de peur qu'en prêchant aux autres, je ne sois moi-même considéré comme indigne» (I Cor 9,27).

Ainsi, le Vénérable Platon hissa l'étendard [de la foi] dans la cité impériale, en homme dont la parole était confirmée par sa vie, et qui, par la seule vue de ses vêtements modestes et simples, exhortait à la vertu ceux qui le voyaient. Et si, bien élevé, il embellissait son discours pour plaire à ses auditeurs, que chacun reconnaisse les fruits de ses paroles et ne condamne pas son apparence. Quels fruits, donc ? Le repentir des pécheurs et l'accroissement du nombre de ceux qui renoncent à la vie mondaine. Car notre amoureux de la sainteté fut le premier, et presque le seul, à inspirer [l'idée de la vie monastique] à nos proches comme aux étrangers. Aussi le supplièrent-ils de devenir abbé du monastère de la ville, ce qu'il refusa. Le patriarche de l'époque l'exhorta à accepter l'épiscopat de l'Église de Nicomédie, mais il refusa également. Ainsi, un digne ecclésiastique le fuyait, et un homme qui luttait pour la vertu craignait les hautes sphères de la hiérarchie. Il se retira dans sa chère solitude et accomplit des actes mémorables : il défendit les pauvres, intercédait pour les injustement accusés, consola les affligés et vint en aide à tous ceux qui souffraient. Il agissait ainsi par la conversation, tant orale que par l'écrit, car il n'avait d'autre recours pour ceux qui se tournaient vers lui. Ses écrits avaient le pouvoir de corrompre les consciences et d'inciter tous ceux qui en avaient les moyens à faire preuve de miséricorde.

Il distribuait généreusement l'aumône de ce qu'il avait acquis, grâce à la générosité de ceux qui géraient bien leurs ressources et s'assuraient ainsi des bénédictions inépuisables et éternelles. S'il ne pouvait aider autrement [Col. 824], il s'efforçait d'apaiser leur chagrin par la

consolation et de calmer le cœur tourmenté du souffrant par de longues questions. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait dit, avec le glorieux Job : «Que le faible soit délivré de la main du puissant !» Car j'ai arraché le pauvre à la main du puissant, et j'ai secouru l'orphelin sans soutien. Les lèvres de la veuve m'ont béni (Job 5,15; 29,12-13). C'est pourquoi il était vénéré comme un père, loué comme un intercesseur,

On le vénérât comme un protecteur; moines et ermites désiraient le voir, le rencontrer, le recevoir. Sa renommée s'étendit au-delà des lieux où il résidait, et le nom de Platon était sur toutes les lèvres, symbole de grandeur et de respect. Ce nom, assurément, ne sera pas oublié, car la vertu est immortelle.

Chapitre 4. Platon devient abbé du monastère de Sakkudion et participe au concile sur la vénération des saintes icônes.

Mais voici devant nous Irène, mère du Christ, qui régna en paix, conformément à son nom : sous son règne, et parmi de nombreuses autres grâces, la porte du monachisme fut ouverte à tous ceux qui la désiraient – une porte fermée par des rois impies, tout comme la porte du christianisme avait été jadis fermée par le monde païen. Alors eut lieu notre honorable renoncement au monde; après une vie de silence, l'illustre père assumait les responsabilités du gouvernement, malgré ses réticences. Il ne désirait pas diriger, car celui qui a fui les plus hautes fonctions d'autorité pourrait-il désirer les plus humbles ? Mais il y fut contraint par le sang versé (je dois dire la vérité, bien que le mot soit difficile à employer), et pourtant il nourrissait l'espoir de mener une vie de silence et d'abbé, ce qui s'avéra impossible. Car il ne trouva pas ce qu'il espérait : l'abbé lui apporta de nombreuses épreuves. Par respect pour les personnes concernées, je ne mentionnerai ni qui ni pour qui cela arriva. Je dirai seulement qu'il mena une vie triste et tourmentée, en contradiction avec ses aspirations.

Mais que fait donc cet homme noble et conseiller ? Lorsqu'il comprit qu'il était irrésistiblement attiré par la primauté et qu'il ne pouvait plus y échapper, malgré ses fréquentes pensées à ce sujet, alors, tel un timonier au milieu d'une tempête déchaînée, il dissipa toute hésitation et, fixant son regard spirituel vers les sommets, commença à imiter la vie des saints pères, non pas en s'attachant aux exemples immédiats, car ils étaient déformés et confus, mais en s'élevant vers l'image originelle de la vie apostolique. C'est ce que doivent faire tous ceux qui désirent refléter cette image, s'ils veulent que leur vie ressemble à celle des saints pères et soit source de salut. C'est ce qu'il fait en premier lieu, avec une ferveur juvénile.

23. La présence des femmes dans les monastères

Ayant commencé à étudier les règles du grand et pieux Basile. Quant au véritable paradis, et ayant constaté que les coutumes humaines sont contraires à la vie monastique, puisque des esclaves femmes vivent dans les monastères pour [servir] le bétail femelle, et que de là naît beaucoup de mal, causant beaucoup de tort à l'âme, voyez ce qu'il fait. Après avoir consulté des personnes savantes, afin que même le bien lui-même ne demeure pas inexploré (car, loin de toute volonté propre, il n'agissait jamais sans avis), il détruit les traditions illicites, qu'il considère comme de mauvaises hérésies, et organise son monastère sans esclaves femmes [ni esclaves], sans bétail femelle, sans diverses autres sources de revenus, que le divin Basile lui-même, qualifiant de colportage, conseille d'éviter. Et cette réforme de vie ne s'accomplit pas sans difficulté, bien au contraire – avec de grandes difficultés de la part des ascètes inexpérimentés qui vivaient avec lui et de ceux qui, de l'extérieur, s'opposaient à ses bonnes intentions, et ils étaient nombreux. Et cela n'est pas surprenant, car il n'est pas facile de détruire les coutumes, et les entreprises glorieuses ne sont pas acceptées sans envie. N'est-ce pas là le signe de la pensée la plus sublime que de renoncer à une tradition néfaste et de devenir un bel exemple pour ceux qui désirent la vie monastique, non seulement en paroles mais aussi en actes, et d'agir en toute harmonie avec leur vocation ? Car comment un vrai moine peut-il inspirer la crainte de la domination aux esclaves ? Ou comment un ascète qui dépend des services des femmes vivant avec lui peut-il avoir une vision pure, alors même que ceux qui sont libres de cette tentation y succombent souvent ? Ainsi, le zèle des ascètes les plus proches s'enflamma, et des moines bien-aimés de Dieu, dans des lieux lointains, adoptèrent cette bonne coutume, tandis que le vénérable père s'assurait la gloire éternelle. Même s'il avait un compagnon et un assistant en la matière – quelqu'un qui en parlait et écrivait –, il fallait encore rendre grâce au père, car un fils doit imiter son père en tout et se consacrer entièrement à lui.

Il s'abstient alors d'aller en ville, de parler avec ses proches, de se lier d'amitié avec les dirigeants, demeurant fermement dans la clôture spirituelle. Là, il prend soin de son troupeau spirituel, le nourrissant des grains de doctrine et l'abreuvant du fleuve de l'instruction. De là

provient la croissance de Léa (cf. Gen 29,31), c'est-à-dire que le troupeau se multiplie, devient renommé, et le Dieu saint, de qui les hommes reçoivent tout bien, est glorifié. Mais en parlant de cela, nous avons failli omettre de mentionner que, sous le règne de la pieuse Irène, alors que la question des icônes saintes était vivement débattue, tant pour que contre, Platon confessa ouvertement la vérité au plus grand nombre et lutta de toutes ses forces contre les iconoclastes. Et bien qu'il ne fût pas un érudit, il possédait un discours à la fois simple et abondant, à l'image de son nom, et convaincant. Preuve en est qu'au concile, réuni dans la cathédrale, Platon...

Dans la plus glorieuse des métropoles – dans l'église des Saints-Apôtres – il fut élu membre du concile par le patriarche de l'époque [Tarasius], lui qui n'avait jamais craint les menaces des hérétiques et qui, désormais, n'avait pas peur de l'opposition et des troubles de l'armée, lorsque celle-ci fit irruption dans le grand temple, censurant le patriarche et louant le faux concile contre les saintes icônes. Peu après, lorsque ce concile, convoqué pour confirmer la vérité, fut dissous et que l'impératrice émergea comme du milieu des lions, devenue pour ainsi dire martyre sans effusion de sang, notre abbé [Platon], à l'instar du patriarche, ne craignit pas ce qui arriva, car nous le retrouvons au concile de Nicée, [qui eut lieu] pour la même raison qui avait provoqué la dissolution de l'armée indomptable.

Après tout cela, l'étendard de l'Orthodoxie renforcé, le vénérable père retourna à son monastère pour y exercer son ministère d'abbé. Là, il tomba malade, présageant la fin de vie qu'il avait tant désirée, et il nous confia l'abbatiate, indigne même d'être novice. Ainsi, il atteignit l'humilité recherchée, mit fin à ses souffrances, fut libéré de nombreuses insultes et redevint ce qu'il avait été auparavant : non avide d'argent, non cupide, étranger à la vanité du monde, de sorte que l'envie n'eut plus de raison d'obscurcir les rayons de sa vertu. Car même les justes sont éprouvés [par Dieu], afin que, dans le feu des souffrances, leur âme devienne plus pure que l'or (cf. Za 13,9; Mal 3,3), et ceux qui marchent dans l'intégrité ne tombent pas, afin qu'ils apprennent que tout bien leur est envoyé par Dieu.

Chapitre 5. Sur les souffrances de Platon pour avoir condamné le mariage adultère de Constantin et Théodote

Ayant achevé le récit de l'abbé de saint Platon, tournons-nous vers ce qui est plus glorieux. Hélas ! Je devrais pleurer, car d'un côté je désire dire la vérité, et de l'autre je m'abstiendrais de narrer, par égard pour ceux qui sont responsables de cet événement. Mais puisqu'il est impossible de révéler ce qui ne doit pas être caché, car c'est déjà de notoriété publique, passons à l'explication. Je ne souhaite pas me réjouir ainsi au détriment des auteurs de ce malheur, mais plutôt dépeindre la vertu de mon Père, que Dieu ait son âme. «Malheur à toi, ville où ton roi est jeune» (Ecclésiaste 10, 16), ai-je entendu dans l'Écriture, et maintenant je l'ai appris par l'expérience. Constantin, fils d'Irène, dont la foi sincère était scellée par la piété de sa mère, mais dont la vie était dissolue, comme contaminée par sa licence royale, accéda au trône dans sa jeunesse et, rejetant totalement la honte de sa mère et son autorité, et méprisant également les lois de Dieu, il quitta son épouse légitime et, à l'instar d'Hérode (cf. Mt 14,3), commit l'adultère. Mais pourquoi ce récit ? Parce que notre abbé imite le zèle de Jean-Baptiste (cf. Mt 14,4) : à une époque où presque tous sympathisent avec l'anarchie, il est le seul, avec ses enfants et ses disciples, à demeurer inébranlable, ce qui lui valut, en l'espace d'un an, de nombreuses épreuves ! Il fut persécuté par rumeurs incessantes, menaces répétées, châtiments corporels, exil, tortures.

Mais lorsque l'empereur ne parvint pas à ses fins, il changea de stratégie. Ce qui arriva fut l'œuvre de certains, tandis que la main d'Absalom, selon l'Écriture (cf. II Sam 16,8), était aux commandes. Vous connaissez les moines qui nous furent envoyés et notre correspondance. Lorsque, finalement, cela aussi se révéla faible et inefficace, mon père s'opposant systématiquement au devoir, la véritable nature de l'empereur, qui ne pouvait plus se dissimuler derrière un masque, fut révélée. Hélas, elle le fut par les agissements de deux commandants envoyés – comme contre n'importe quel ennemi – au monastère du Christ, désarmé et protégé uniquement par la loi de Dieu. Le berger fut arrêté et les brebis du troupeau dispersées (cf. Mt 26,31) : certaines furent flagellées, d'autres exilées, et les autres persécutées. Et le plus tragique, c'est qu'un décret royal fut promulgué interdisant d'accueillir ceux qui étaient persécutés pour le Seigneur, et les supérieurs des saints monastères obéirent à ce décret; seuls quelques-uns osèrent les recevoir. Et le Christ... dormait (Mc 4,38), pour des raisons qui lui étaient propres, mettant à l'épreuve les persécutés afin de voir la constance de leur amour pour lui, et prenant pitié de l'inhumanité de leurs persécuteurs, pour les amener à la repentance.

Que dire alors du champion du Christ ? Il est volontairement séparé des siens, le bon berger, qui a donné sa vie pour ses brebis, selon l'Évangile (Jn 10,11), laissé seul, conduit devant

César sous haute surveillance, se tient devant lui – j'ose le dire – comme Jean, le Précurseur du Seigneur, le premier de son propre chef, et le second – amené par d'autres. Ô cœur courageux ! Il ne craignit pas l'autorité, ne fut pas terrifié par les menaces et ne se laissa pas persuader, bien qu'il fût un parent de sang de cette Hérodiade. Au contraire, il répondit fermement, confessant la parole de vérité sans honte. Le Précurseur du Seigneur dit : «Il ne t'est pas permis d'avoir Philippe, la femme de ton frère» (Mc 6,18). L'imitateur de Jean tint également des propos semblables à un homme semblable à Hérode. Pourtant, il ne fut pas décapité, car l'empereur ne voulait pas faire martyr de celui qui était prêt à souffrir, comme il l'avait déjà affirmé. Il le fit confesseur du Christ contre son gré, car il enferma le trésor de la vérité comme un criminel dans une cellule exiguë, l'enfermant avec toutes sortes de verrous et ordonnant qu'on lui donne à manger par un trou, afin que personne ne puisse voir celui que le Seigneur avait vu.

Et les abbés des monastères, dont j'ai honte de prononcer les noms, se rallièrent à César. La prison [de Platon] était le misérable monastère de la cour d'Échecolla, avec son étonnant gardien – un homme qui avait épousé des adultères. Hélas ! Malheur à moi ! Je dois crier avec le prophète : car les justes ont disparu de la terre, et il n'y a plus personne parmi les hommes pour les corriger (Michée 7,2). Que dirai-je de celui qui a confié la garde d'un saint à celui qui a épousé des adultères ? Ou de celui que l'empereur a envoyé pour juger l'innocent ? Que dirai-je de ces hiérarques que l'empereur a envoyés en prison pour contraindre le juste à se rallier à leur cause, ne serait-ce que verbalement, afin d'être libéré et de disposer de tous ses biens ? Que dirai-je des moqueurs et des railleurs du dehors – parents et non-parents, moines et laïcs ? Ô folie, ou plutôt arrogance, qui s'arme contre la vérité ! Ceux qui compatissent à un mariage adultère condamnent la jalousie d'un époux vertueux; ceux qui s'éloignent du Royaume du Seigneur pour plaire au roi déshonorent celui qui lutte pour la gloire de Dieu. Néanmoins, le serviteur du Christ a enduré la cruauté inhumaine de son temps, ne pensant qu'à la vérité et à sa récompense. Il a supporté les mauvais traitements en prison comme s'il était au temple. Car là où les hommes pensent ardemment à Dieu, rien ne peut vaincre celui qui aime Dieu.

Pour marcher dans la justice, il tomba (cf. Luc 11,17), afin que les rois apprennent à ne pas transgresser les lois divines et à ne pas inciter à des persécutions et des emprisonnements illégaux, bien qu'ils se distinguent des autres par la pourpre. Et le fidèle gardien de la loi de Dieu, couronné de la confession, sortit de prison en vainqueur, honoré par beaucoup par de nombreuses louanges, glorifié, béni, appelé martyr même par ceux qui auparavant s'étaient moqués de lui et l'avaient insulté. Car, selon le théologien Grégoire, même les ennemis savent s'émerveiller de la vertu d'une personne, lorsque, la colère passée, la chose elle-même leur apparaît clairement, bien qu'ils en aient auparavant parlé autrement. Quand Irène, qui a donné son nom au monde, régna de nouveau, glorifiant et honorant cet homme pour son martyre, son ennemi, tel le reflux après la marée montante, devint son ami et son admirateur, si bien que même le gardien de sa prison [l'abbé Joseph] implora son pardon, se prosternant à ses pieds. Mais une pierre insensible éprouverait plus volontiers une émotion que de changer quoi que ce soit aux actes ou aux paroles prononcées.

Après notre retour d'exil et le rassemblement d'autres personnes venues d'ailleurs, tels de jeunes oiseaux sous leurs ailes (cf. Matthieu 23, 37), cet événement devint un sujet de vénération pour les pieux : les membres se rallièrent au chef, et peut-être, à cette occasion, le grand Isaïe tonna-t-il, bien qu'il soit audacieux de l'affirmer : «Levez les yeux et voyez votre peuple rassemblé; voici, même vos fils sont venus de loin. Alors vous verrez et vous vous réjouirez, vous craindrez et vous serez troublés dans votre cœur» (Is 60,4-5). Ainsi parle Isaïe. J'ajouterais que le patriarche vénérât Platon, le défendant et l'invitant à l'union. Ceci fut accompli par l'excommunication de celui qui avait célébré le mariage et l'élimination de la discorde, que le bienheureux évita tout particulièrement, bien qu'il fût loué de tous pour sa victoire. Car quoi de plus agréable à Dieu que l'harmonie et l'unité, lorsque cette unité ne contrevient pas à ses commandements ?

Chapitre 6. L'emprisonnement de Platon à Constantinople; le traitement sévère que lui inflige le patriarche Nicéphore

Après tout cela, en raison de l'invasion barbare, nous avons quitté notre premier monastère pour Byzance. Là, notre cher père se consacra à la vie d'ermite, ne souhaitant pas assumer la charge d'abbé. Mais même là, voyez avec quelle remarquable activité il mena sa vie ! Par pure humilité, et afin que les frères n'aient pas deux chefs, cet homme, imitant Dieu, se soumet au joug de l'obéissance, et ce en présence de témoins réunis pour manifester cette même obéissance. N'était-il pas admirable d'être appelé fils par celui qui avait été auparavant un père, et de surcroît, fils de celui qu'il avait lui-même engendré spirituellement, et de se soumettre

à celui qu'il avait autrefois commandé ? Et cela après tant de labeurs qu'il avait endurés, où la simple modération aurait suffi à mériter des éloges. De plus, cet homme remarquable fit tout cela de son plein gré, non par hypocrisie ou par fausseté, juste pour céder le titre [d'abbé] à celui qui gouverne, mais sincèrement et avec une sagesse divine. Car là où il y a confession [à l'abbé], il y a confiance, et là où il y a confiance, il y a renoncement à la volonté, et là où la volonté est renoncement, il y a la perfection de l'obéissance. Les témoins de ses exploits sont ceux pour qui il a adressé ses requêtes : s'il [l'abbé] demandait un voisin et obtenait gain de cause, il se réjouissait autant que le bénéficiaire; dans le cas contraire, il ne s'en offusquait pas. Il n'avait à cœur que le bien de celui qui travaillait, et non la satisfaction de sa propre volonté. «Malheur à moi, père, dis-je, reprenant les paroles du prophète, pourquoi m'as-tu engendré ?» (Jér. 15, 10). «Tu n'as pas eu honte d'appeler père celui qui n'était pas digne d'être appelé ton fils» (cf. Lc 15, 21). Et pourquoi m'as-tu incliné à cet honneur, moi qui suis incapable même d'obéissance ? Dieu et ton âme sainte en connaissent la raison, et savent aussi que l'amour, ou plutôt l'obéissance, apportera plus que les forces ne peuvent donner – pour conclure par un bref mot de défense.

Mais revenons-en maintenant à notre sujet. Le père s'enferma dans sa cellule, et sa demeure était exiguë et, en été, si étouffante qu'elle ressemblait à une fournaise chaldéenne (cf. Dan 3,19-22), à cause de la chaleur intense du toit de plomb. Il s'abstenait si bien de se plaindre qu'il priait même avec ferveur pour être jugé digne d'un tel repos dans l'au-delà, et ainsi il allégeait son labeur par l'amour et adoucissait ses peines par l'espérance : c'est de l'amour et de l'espérance que naissent les grandes vertus et les plus belles actions. Mais cet homme, qui aimait travailler, ne s'en contentait pas : il travaillait dur de ses mains, car elles étaient d'une grande force; il se consacrait avec encore plus d'intensité à la méditation sur Dieu et entraînait quotidiennement dans le combat [contre les ennemis spirituels], et se souciait particulièrement du bien de la fraternité : il consolait les affligés, apaisait les irrités (cf. I Th 5,14), tenant compte du caractère de celui qui souffrait, et était un médecin des âmes aux multiples talents et un excellent guérisseur pour tous les souffrants. Je ne peux passer sous silence le fait que il a mis une chaîne de fer assez lourde à ses pieds et a courageusement enduré des travaux (toute personne sensée comprendra aisément combien il était difficile de dormir, de rester éveillé et de travailler avec des chaînes), et

Il n'agissait pas ainsi pour afficher sa solitude, ni pour vanter son œuvre comme un atelier de vertu, à l'instar du centaure Chiron qui demeurait dans la grotte de Thessalie (car notre ascète était étranger à cette passion), mais pour relâcher quelque peu sa solitude, comme s'il ne l'avait pas servi dignement, et pour dissimuler son œuvre par humilité; et presque personne n'en eut connaissance jusqu'à ce qu'il sorte de sa cellule pour l'amour du Seigneur et se fasse connaître malgré lui. Mais assez parlé, car l'auditeur apprécie la modération, et l'auteur n'a pas la capacité d'un récit plus long.

Après la mort du patriarche de l'époque [Tarasius], lorsqu'on interrogea les élus sur le choix du futur patriarche et que de nombreux candidats furent proposés, chacun pensant à l'amitié plutôt qu'à la vérité, notre père fut interrogé non seulement par les éminents hiérarques, mais aussi par l'empereur lui-même. Qu'aurait-il dû faire, alors, par amour de la vérité ? Celui qui œuvra tant pour le bien et qui fut un modèle de vie rigoureuse pour tous n'aurait-il pas dû exprimer sincèrement son opinion, soucieux du bien commun ? Non, disent ceux qui se moquaient de lui, mais il aurait dû soit feindre l'ignorance, soit laisser le choix à ceux qui le lui demandaient. Or, la première affirmation est un mensonge, et la seconde une hypocrisie, digne de mépris. Il envoya son vote pour qui ? Je passe sous silence. Il l'envoya comme s'il prenait Dieu pour témoin. Et les évêques reçurent avec joie et – je ne sais comment – approuvèrent la lettre de Platon; mais l'empereur, ayant reçu les listes électorales, les mélangea, les retournant comme aux dés.

Platon, après que le besoin d'un chef eut contraint chacun des membres du Concile à se porter candidat, se rendit de nuit chez un moine, parent de l'empereur, n'ayant pas peur d'agir pour le bien commun. Après s'être entretenu avec lui comme il le fallait, il rentra chez lui en hâte. L'empereur, cependant, en apprenant cela, entra dans une colère noire et, après avoir attendu un court instant que son désir soit exaucé, il nous fit arrêter, mon père et moi, et nous plaça sous stricte surveillance pendant vingt-quatre jours, avant de nous libérer et de nous confier au monastère. Mais est-il nécessaire de dire combien il s'en prit au saint homme, ou plutôt, combien il lutta contre la vérité elle-même, perturbant la communauté, emprisonnant certains, accusant d'autres en justice, alors qu'aux yeux de tous, il paraissait vaincu et digne de ridicule ? Ce n'était que le début de son injustice planifiée et, en quelque sorte, un acte préliminaire d'anarchie, la première expérience, comme il le criait, de sa folie manifeste. Peu de temps après, un torrent de malheurs s'abattit sur nous; la cause en était Joseph, amateur d'adultère, un mal inné, un trouble-

fête de l'Église. Comme nous évitions la communion canonique avec eux comme la peste, d'où les menaces de l'empereur contre nous, nous fûmes placés dans une situation difficile.

Comment pourrais-je relater en quelques mots la multitude des peurs et des fuites, des luttes et des épreuves qui se déroulèrent durant toute une année ? Ceux qui souffrirent et ceux qui l'entourèrent le savent. Finalement, un détachement de troupes assiégea fermement le monastère et ne permit à personne de prononcer un mot ni même de lever la tête. À l'intérieur, la peur régnait; à l'extérieur, une vive agitation et des menaces se multipliaient; et je ne souhaite pas parler de ceux par qui ces menaces furent transmises, par respect pour leur habit monastique. Ô cruauté des temps ! Presque personne n'était à l'abri du cours des événements, personne ne pouvait donner de sages conseils ni défendre la cause de Dieu : pour tous les chefs, il semblait plus agréable et plus avantageux d'éviter la colère de l'empereur et, plus tragiquement encore, celle de leurs propres moines. Pour résumer, Platon fut arraché à la confrérie de nuit, puis emprisonné. Vint ensuite le jour du concile, où il fut amené, sous la garde militaire du saint père, comme un criminel, avec trois autres prisonniers. C'était un spectacle pitoyable de voir le vieillard, malade, porté sur une civière, les pieds enchaînés, ballotté d'une épaule à l'autre, tel un objet impur.

Hélas ! Tel est aussi l'ordre du décorum conciliaire ! Telle est la décision d'un État chrétien ! En quoi cela diffère-t-il des agissements de ceux qui se réunirent jadis pour le Conseil des brigands, ou de ceux qui régnèrent en hérétiques en général ? Mais pour ne pas parler avec naïveté de ce qui se passa au concile, ce qui pourrait constituer une histoire complète, je préciserai que notre père fut condamné à l'exil et envoyé sur une île de la banlieue, tout comme notre frère fut exilé sur une autre, la plus pauvre; là, à l'exil s'ajouta une dure prison. Ô, perversité des choses ! Les laïcs se montrèrent plus philanthropes que les moines, et le tribunal n'hésita pas à rendre un verdict juste, car la loi avait été manifestement violée. Je ne parlerai pas des bains publics, où l'empereur, à la tête d'un détachement de troupes, rassembla tous les frères du monastère et tenta de les rallier un à sa cause, mais fut déçu, ayant constaté que ceux qui étaient liés par la loi divine étaient bien plus forts que lui. Je ne parlerai pas des cachots «honorables» et des abbés «geôliers», qui infligèrent aux prisonniers des souffrances plus grandes que celles prescrites. J'omettras également ce qui se produisit plus tard, lorsque l'on n'entendit parler que d'emprisonnements, de transferts et de persécutions.

Expulsions, bannissements, menaces, frénésies, interrogatoires et témoignages; dans chaque ville, le tumulte était tel que personne n'osait cacher les frères, si bien que certains s'enfuyaient au plus profond de la terre, craignant leurs persécuteurs.

Et pourquoi tout cela [l'étonnement me pousse à nouveau à revenir sur cet événement] ? Qu'un prêtre qui mariait des adultères, contrairement à l'Évangile et au mépris du Précurseur, comme s'il avait permis une économie salutaire pour l'Église, agisse en toute impunité, tandis que ceux qui ne l'acceptent pas, selon l'Évangile, sont considérés comme hors-la-loi et excommuniés ! Ô misérable persécuteur, portant le nom de chrétien et brûlant du désir de transgresser la loi du Christ ! Pourquoi, cœur dur et sans pitié, t'emportes-tu ainsi avec ton compagnon d'armes ? Ignorez-vous que tu luttas contre les lois invincibles de Dieu, qu'aucun roi n'a jamais vaincues ? Ignorez-vous que quelqu'un comme vous, qui les a attaqués, a péri sans gloire ?

Mais je reviens à l'histoire de la déportation du serviteur de Dieu. De nouveau, ils le chassèrent, l'excommunièrent, de nouveau, ils le traînèrent, appuyé sur deux compagnons (car il ne pouvait plus marcher), de nouveau, ils le traînèrent, et il fit même pleurer les pierres insensibles devant cette injustice. Que la terre du glorieux martyr Mamas témoigne de cela; que l'île d'Oxia, qui, après l'emprisonnement de mon frère, fut gardée par le gardien de la piété, écrive cette histoire. Ô cœur cruel – je ne sais comment l'exprimer – de ces gardiens «moines-soldats» ! Comme dans le lac de l'enfer (cf. Ap 20,10-14), ils emprisonnèrent dans sa cellule le juste, déjà épuisé par la vieillesse et affligé par la maladie. Esclaves de l'empereur et de toutes choses terrestres, ils ne lui laissèrent qu'un seul esclave, qui venait le servir une ou deux fois par jour. [Et il arriva que] le vieillard demanda à être transféré pour un besoin physique urgent, et l'homme malfaisant se moqua de lui; il demanda un remède à une maladie, et l'esclave obstiné lui ferma la porte au nez. Et [le Vénérable Platon] endura tout cela, sans renoncer à la belle confession qu'il fit devant Dieu et devant les hommes. Lorsque l'empereur apprit qu'il était tombé malade et qu'il se mourait de cet isolement, il le fit transférer à Byzance, adoucissant quelque peu son cœur inflexible et se préparant à réparer le mal commis. Mais], comme ses opinions à ce sujet n'étaient pas fondées sur la vérité, il n'alla pas jusqu'au bout de sa décision. Car, plongé dans la folie, la main puissante de Dieu le conduisit chez les Scythes et l'y anéantit avec toute son armée, offrant aux générations futures un exemple terrible et un récit terrifiant des jugements imprévisibles de sa

sage providence. La décision de ceux qui régnaient alors avec piété, de concert avec nous, ramène le vénérable Platon auprès des siens et le proclame confesseur.

Il ne faut pas passer sous silence les circonstances de cet événement. Grâce à la sollicitude de ceux qui condamnent notre conduite, la tentation, par bienveillance ou autrement, fut écartée, ce qui fut la raison de notre désaccord avec le patriarche. Les empereurs en firent la demande, et le très saint patriarche justifia cette décision en affirmant que tout cela avait été fait par clémence envers l'empereur régnant. Ainsi, l'accord et l'union avec le patriarche furent conclus, car rien n'est plus agréable à Dieu que la bénédiction de la paix et de l'harmonie, lorsque cette harmonie n'est ni une divergence de foi, ni une transgression du commandement divin, ni, enfin, une violation des canons – comme leur accord paraissait à tous les gens sensés, en ce qui nous concernait. Je ne parlerai pas de ce qui suivit, car cela ressemble à ce qui se produisit sous les Pères porteurs de Dieu, ce qui, par considérations économiques, fut également passé sous silence, ou, mieux encore, parce que tout cela est préservé pour être rigoureusement examiné par le Juge incorruptible dans le monde à venir.

Chapitre 7. La dernière maladie de saint Platon et sa mort pieuse

Que se passa-t-il ensuite ? Le saint père ne vécut plus en reclus, car il n'avait plus la force de satisfaire seul les besoins naturels de son corps. Il lui arrivait de s'allonger sur son lit, comme en châtiment de ses efforts ascétiques et courageux d'antan, ou de se reposer sur son siège, lisant à haute voix les Psaumes de David, priant Dieu en silence et apportant à la communauté toutes sortes de bienfaits – conseils, rappels, instructions, consolations, selon sa nature paternelle et bienveillante. Il ne pouvait plus travailler, ni s'agenouiller, ni suivre la lecture, sans l'aide d'un novice qui lisait à proximité. Et en même temps, il était triste et sombre, comme s'il avait déjà perdu son âme par l'abandon des offices spirituels et le refus de participer au travail physique. S'il lui arrivait de manger à cause de la maladie ou de prendre des bains par obéissance, il en remerciait Dieu, mais en même temps il était affligé par l'affaiblissement de sa vie rigoureuse d'autrefois. Mais il avait vraiment suivi un beau chemin, le chemin du soleil, commençant par l'obéissance et y parvenant pleinement. Car, après avoir accompli un cycle d'années correspondant à une journée de douze heures, il ressuscitait pour la vie éternelle, afin de jouir de la lumière qui ne s'éteint jamais. Comptez ses travaux, et vous trouverez quarante-huit ans. À cela, ajoutez vingt-quatre ans.

Avant son renoncement, après quatre années de persécution et trois années de maladie, ce glorieux homme mourut à l'âge de 79 ans.³⁰

Malheur à moi ! Comment pourrais-je terminer mon récit sans verser de larmes ? L'ancien gisait là, son âme préparée au départ, comme un précieux présent, et la fraternité qui l'entourait implorait de recevoir le don de ses saintes prières. Après avoir béni et embrassé tous les frères, il se rendit au tombeau qu'il avait longtemps désiré voir, bien que son vœu ne s'y fût pas réalisé du fait de son renoncement. À la vue du tombeau, il se réjouit grandement et bénit le Seigneur, disant : «Voici mon repos pour toujours» (Ps 132,14), puis ajouta : «Le Seigneur accomplit les désirs de ceux qui le craignent» (Ps 145,19). Il attira à lui de nombreux étrangers qui, sans se soucier de l'heure (car c'était alors le Carême), venaient – moines et laïcs –, recevaient sa bénédiction et repartaient, munis pour le voyage d'une généreuse provision de sa nourriture sainte. Le patriarche lui-même vint lui demander ses prières et, les ayant reçues, lui fit ses adieux. Et cette heure devint un remède à toute discorde, effaçant tous les chagrins passés. Puis il se souvint de chacun, pria pour chacun, pardonna à tous ceux qui l'avaient offensé, persécuté ou affligé, en véritable homme de Dieu et imitateur du Christ, même dans la mort.

Mais puisqu'il fallait faire un testament, que laissa-t-il derrière lui ? La foi orthodoxe et la vie exemplaire qui avaient guidé sa vie et sa mort. Il ne fit aucune disposition pour le partage de ses biens (il ne possédait même pas son vêtement). Bien sûr, par humilité, je lui demandai s'il possédait quelque chose; mais lui, prenant son vêtement, Il secoua la main en signe d'obéissance totale et dit d'une voix faible qu'il ne possédait rien, ayant tout confié à mon humilité. Je ne saurais passer sous silence cette parole qui revêtait la portée d'une prophétie : avant de mourir, il chanterait son propre cantique funéraire. Tourmenté par une douleur à la poitrine et respirant difficilement, il murmura sa méditation divine habituelle et chanta notamment le passage suivant d'un cantique : «Les morts ressusciteront, ceux qui sont dans les tombeaux se lèveront, et ceux qui sont sur la terre se réjouiront» (Is 26,19), invitant les personnes présentes à chanter ce verset avec lui sans cesse, tant qu'il pouvait encore émettre une faible voix. Ce chant fut suivi de sa mort, survenue le jour de la fête du juste Lazare, auquel le cantique susmentionné fait référence, et avec lequel puisse-t-on partager la part de celui dont nous parlons.

Enfin, après avoir prononcé ses adieux et s'être couché dignement dans sa robe de moine, il inclina la tête vers la droite d'un mouvement si doux et léger, comme s'il avait décidé de rentrer chez lui. Puis, à l'heure du coucher du soleil, il ferma les yeux et confia son âme sainte aux saints anges, qui la portèrent vers le Soleil de Justice (cf. Mal 4,2). Et maintenant, il est au ciel, jugé digne non seulement du rang d'ascète et de la charge d'intercesseur, mais – j'ose l'affirmer – aussi compté parmi les confesseurs, car de ceux dont il a accompli les labeurs, il a assurément reçu leur part d'héritage. De plus, parmi les novices, il est un excellent novice, couronné même deux fois pour son obéissance. Parmi les silencieux, il est un vrai silencieux; parmi les abbés, un vrai abbé; parmi les reclus, non seulement un reclus, mais aussi un novice, ce qui est honorable. Avec des confesseurs – un confesseur sincère, comme en témoigne sa vie. Et moi, malheureux, privé d'un père merveilleux, en qui trouverai-je désormais du réconfort, mon âme troublée ? Quel conseiller trouverai-je, emporté par la folie ? Comment échapperai-je aux attaques du Malin, sans toi à la maison pour me guider et m'instruire ?

Mais – ô Chef divin et saint ! Regarde-moi avec miséricorde du haut des cieux, relève-moi des profondeurs, guide-moi sur mon chemin et préserve-moi du mal; conduis et guide avec moi ce troupeau raisonnable, rassemblé par tes nombreux labeurs et combats, afin qu'il marche sur tes traces et demeure sur le chemin des commandements de Dieu. Veille sur les petits et les grands troupeaux et protège-les, comme tu l'as promis à l'heure de ta mort, car ton troupeau est constitué de tous ceux dont les abbés sont tes enfants et les enfants de tes enfants. Grâce à votre intercession auprès de Dieu, puissions-nous tous demeurer à l'abri des ennemis invisibles et visibles, sans jamais dévier de la vraie foi par crainte, sans jamais nous détourner des commandements de Dieu, sans jamais ouvrir par négligence la porte aux passions destructrices, et sans jamais négliger l'ascèse en Jésus Christ, notre Seigneur, à qui soient gloire, honneur et puissance, avec le Père tout-puissant et le saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.